Saneh Sangsuk

L'OMBRE BLANCHE

PORTRAIT DE L'ARTISTE EN JEUNE VAURIEN

Roman
Traduit du thaï par Marcel Barang

GOPE
éditions

Titre original : *Ngao Sî Kâo* (เงาสีขาว)
1re publication : 1994, Samnakphim Arunothaï
© Saneh Sangsuk (แดนอรัญ แสงทอง), 1994

1re édition française : éditions du Seuil, 2001,
ISBN 2-02-036233-3

ISBN 978-2-494118-17-1
© Éditions GOPE, 74930 Scientrier, août 2026,
pour cette version française

www.gope-editions.fr

Publié en accord avec l'agence littéraire Astier-Pécher

Relecture, correction : David Magliocco,
Marie Armelle Terrien-Biotteau

Couverture : David Magliocco

Photo de couverture : © agsandrew, Shutterstock

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHANT FUNÈBRE

« Vivre ? les serviteurs feront
cela pour nous. »

AUGUSTE DE VILLIERS DE
L'ISLE-ADAM, *Axël*

Il est une voix qui résonne dans mon crâne, résonne venue du lointain horizon jusque sous ma voûte crânienne, déferlant par-dessus les champs craquelés jonchés de fragments de ruines à l'avant-plan de ma boîte crânienne. Cette voix est frêle rauque lancinante. Cette voix dit *Tu dois le faire*. Cette voix dit *L'aube est encore loin, c'est pourquoi tu dois le faire*. Cette voix parfois s'estompe, mais parfois elle est claire et devient de plus en plus nette au fil de la nuit. Car la nuit je ne dors pas. Car la nuit mon esprit est agité et confus. Car c'est pendant la nuit que je suis le plus éveillé. Aussi ai-je décidé d'avouer. Je n'ai pas le choix. Peut-être que tu ne comprends pas, mais si tu étais moi tu comprendrais. Il est indispensable que je le fasse. Cette voix parle sans arrêt, refuse de s'effacer. Le temps passe et passe encore et toujours toujours passe. Je ne sais que faire du temps. Le temps nous est mesuré. Je ne sais combien de temps il me reste encore à vivre en ce monde. Je suis faible. J'ai déjà décidé de passer aux aveux. La nuit est tombée. Il fait déjà sombre. La nuit est déjà là. Il fait sombre il fait froid il fait calme. L'obscurité et le silence sont tombés très vite, mais le froid est toujours là, plus ou moins vif, mais à présent très vif, et plus la nuit avance plus il va faire froid. Il est plus de 8 heures déjà. Il n'y a pas l'électricité et j'ai dû allumer la lampe. Ce n'est pas comme à Bangkok. Ici, on est dans un village du Nord, isolé, à l'écart de tout. La maison où je me trouve est une maison déserte proche du site de crémation et très éloignée des autres maisons du village. C'est une maison qui me convient tout à fait – du moins c'est ainsi que je le ressens, je ne sais pourquoi. Une maison désolée tout en ruine, moi qui ai une vie désolée

tout en ruine. J'ai déjà décidé de passer aux aveux. J'ai fini par coucher avec Kwan – Kwan, ta grande amie. Il y a seulement quatre heures de cela j'ai couché avec elle et puis je l'ai raccompagnée à pied jusqu'au village car c'est là qu'elle avait laissé sa camionnette et je suis revenu ici et j'ai dormi et je viens juste de me réveiller. J'ai dû dormir un peu plus de trois heures mais voici que je suis de nouveau éveillé, confronté à une nuit qui n'en finit pas, une nuit sans sommeil, une nuit de peur et de tourment, une nuit pareille à toutes les nuits. Mais, malgré tout, la nuit est ce qui convient le mieux à quelqu'un comme moi – du moins c'est ainsi que je le ressens, je ne sais pourquoi. Trois mois déjà que je n'ai rien fait de valable. Dans la journée je dors ; la nuit je suis allongé les yeux grands ouverts dans l'obscurité ou dans la chiche lumière de la lampe comme à présent et, de jour comme de nuit, je ne fais rien de valable. Quel jour est-on aujourd'hui ? Je sais seulement qu'on est fin février – le 26 ou le 27 février. La bise souffle fort et l'air est glacé comme il est naturel la nuit en fin de saison froide. Et ceci est ma veillée mortuaire. J'ai déjà décidé, Kangsadâne. Je te parle en tant que mort. J'ai organisé mes propres funérailles tranquillement et simplement sans cérémonial. Je suis mort tranquillement et simplement sans cérémonial. Quelques rares personnes sont venues assister à mes funérailles. Tu es du nombre. L'atmosphère de mes obsèques est solitaire. Il n'y a pas de rites religieux. Je n'aurais pas dû coucher avec Kwan, je sais, mais j'en avais envie. Je savais que si je couchais avec elle, je serais triste égaré anxieux honteux – honteux parce que je ne suis pas un homme qui vaille qu'elle couche avec, honteux parce que je lui ai menti, honteux car à la vérité je ne l'aime pas mais j'ai fait comme si et me suis bien comporté pour qu'elle accepte de coucher avec moi. Mais elle finira par apprendre la vérité et elle défaillira, elle sera désolée et déçue, et un jour ou l'autre une nuit ou l'autre ou à un moment ou à un autre quand elle se rappellera cette histoire elle sera triste égarée anxieuse honteuse. J'ai dormi longtemps malgré tout et je viens juste de me réveiller. J'aimerais que chacun de mes réveils soit comme l'éveil du nouveau-né qui découvre le monde. J'aimerais que chaque réveil soit pour moi comme une nouvelle naissance, n'ayant rien fait auparavant que dormir

dans le ventre de ma mère, lové dans la matrice de l'ignorance. Je ne voudrais pas me réveiller pour me retrouver confronté à toutes sortes de souvenirs qui rôdent dans l'obscurité alentour comme une meute de loups l'œil luisant babines retroussées grondant de malice délibérée. Je t'aime. Bienvenue à mes funérailles. Et, tu vois, là, c'est moi, mon cadavre plein d'entrain feint, bavard d'un entrain de commande. Je t'aime. Cela fait bien longtemps que je pense toutes les nuits *Cette nuit est ma dernière nuit*. Mais alors même que ça fait bien longtemps que je pense ainsi, voilà qu'il a fallu que je couche avec Kwan. Et il se trouve que Kwan est quelqu'un de bien, une femme comme il faut, pas une aventurière du sexe. Je ne voudrais pas nuire aux gens bien. Si je nuis aux gens bien, je n'en aurai que plus de mal à dormir. Elle est souvent venue me voir ici, mais elle m'a dit que demain elle ne viendrait pas. Elle m'a dit qu'elle allait me laisser seul, me laisser à mes travaux d'écriture. Tu te rends compte ? Elle ne se doute de rien. Elle espère encore que je vais écrire. Toi-même tu espères sans doute que je me livre à mes travaux d'écriture. Laisse-moi te dire tout de suite que c'est trop me demander. Tu m'en veux sans doute de chercher les ennuis. J'ai couché avec Kwan alors même que la mort d'Ittî est encore toute récente. Tu veux sans doute avoir des détails sur le suicide d'Ittî Pouwadone ? Mais ne parlons pas de cela – du moins pas maintenant ; peut-être en parlerons-nous par la suite ou peut-être que je garderai le secret et l'emporterai avec moi dans les flammes. Je n'ai pas violé Kwan, O.K. ? Je ne l'ai pas violée, n'ai recouru à aucun subterfuge. C'est elle qui s'est offerte ; elle devait se sentir seule, j'imagine. Moi je rentrais juste de Bangkok et j'avais plein de choses à lui raconter, j'avais plein de bouquins intéressants à lui prêter et plein de cassettes intéressantes à lui faire écouter. Aussi elle et moi on est devenus intimes très vite. À vrai dire, si tu lui avais dit que j'étais ton amant, elle n'aurait sans doute pas osé s'approcher de moi ; elle aurait pris soin de garder ses distances. Mais voilà que tu n'as pas voulu le lui dire toi-même. Au contraire, tu lui as dit que toi et moi on n'était que des copains, qu'il n'y avait rien de sérieux entre nous et, en plus, tu lui as expliqué que tu te faisais du souci pour moi parce que j'avais reçu de rudes chocs

psychologiques. Tu lui as demandé de prendre bien soin de moi. C'est bien ça, n'est-ce pas ? Et qu'est-ce qui s'est passé ? Par tempérament déjà, je suis quelqu'un de romantique. Alors – alors elle est devenue mienne, emballez c'est pesé. Ça ne la gêne pas que je sois un plumitif sans le sou. Son salaire comme interprète à l'USAID est plus que confortable, au point qu'elle ne sait que faire de son argent. Ici, la ville est toute petite, il n'y a ni cinémas ni théâtres ni pubs ni galeries marchandes comme à Bangkok. Cette maison déserte au milieu d'un verger, elle l'a achetée avec ses propres deniers et l'a laissée comme ça – à vrai dire seul le terrain l'intéressait, mais cette maison hantée s'y trouvait et elle ne s'était pas encore décidée à la démolir. La cicatrice sur mon visage ne la dérange pas, elle. Mais toi, si : chaque fois que tu la vois, tu retiens ton souffle. Mais pas Kwan. Elle l'a même embrassée. Elle m'a même demandé comment j'avais fait pour attraper une aussi vilaine blessure. Je lui ai dit qu'on n'allait pas en parler – du moins pas maintenant ou alors peut-être que j'en garderai le secret et l'emporterai avec moi dans les flammes. Je ne lui ai pas dit que par le passé toi et moi étions amants, que nous avons fait l'amour des milliers de fois. Je n'ai rien révélé de tout cela. J'ai gardé le secret. Il n'y a que toi et moi qui sachions que nous avons fait l'amour des milliers de fois. Kwan m'a demandé si j'oserais me marier avec elle… vivre ensemble… s'entraider dans le travail… Elle a une façon de s'exprimer directe et innocente, mais avec une trace de fantasme aussi – le fantasme d'une femme qui aime. Quand elle m'a demandé ça, nous étions étendus nus sous la même couverture. Je n'ai pas osé dire « non ». Dire « non » aurait brisé le charme. Quitter cette maison déserte et aller vivre avec elle dans sa résidence… Elle allait rudement vite en besogne. C'est vraiment bien peu me connaître. Elle était à mille lieues de se douter que demain je la fuirai si ça me chante. Ne fais pas cette tête, mon amour. Reprends-toi, voyons. Ce sont mes funérailles, après tout, et tu es mon invitée d'honneur. Mais elle me connaît vraiment peu ; je pourrais presque dire qu'elle ne me connaît pas du tout. Elle pensait seulement que j'étais quelqu'un de bizarre, doté d'une santé mentale hors du commun. Quelle conne ! Les femmes sont un sexe capital et complètement con.

L'amour ne rend pas seulement aveugle : il couvre le visage de boutons. Faire l'amour est un bon somnifère, mais l'amour une fois fait engendre lassitude et tristesse. C'est magnifique, mais c'est triste aussi. Ma mère a fait son apparition dans mes rêves voici plusieurs jours. Ma mère est morte il y a longtemps. Ça fait longtemps que je n'avais pas rêvé d'elle et, dans le rêve, elle me disait qu'elle serait désolée si je couchais avec Kwan bien qu'elle ne l'ait jamais connue. Ma mère ne me l'a pas dit avec des mots. Elle s'est exprimée par le silence : ma mère vient du cœur du silence. Elle s'est contentée de me regarder d'un regard hostile, triste et haineux. Dans le rêve, ma mère tenait à la main une guirlande de jasmin blanc en provenance de l'autre monde et elle me la tendait pour que je me la passe autour du cou, mais j'ai plongé mes yeux dans la profondeur de son regard, rallié toute ma volonté et secoué la tête en signe de refus absolu, car je savais que recevoir la guirlande et me la passer autour du cou signifierait accepter de me donner la mort. Ma mère furieuse s'en est allée silencieuse comme elle était venue. Ce rêve-là a hanté mon esprit un long moment et m'a empêché de me rendormir. J'aimerais me rendormir rapidement et dormir jusqu'à l'aube. Peut-être que cette nuit je vais me remettre aux somnifères. La nuit ici est effrayante. Pour moi, toutes les nuits sont déjà assez effrayantes où que ce soit, mais les nuits dans cette maison déserte sont encore plus effrayantes. Un somnifère puissant est peut-être la meilleure échappatoire. Je déteste somnifères barbituriques analgésiques antiseptiques et tutti quanti. Je ne voudrais pas qu'ils viennent s'insinuer dans ma vie. Mais la dernière fois que je suis allé en ville, j'ai raconté des bobards à un pharmacien pour qu'il me fournisse tous les somnifères dont j'avais besoin. Drogues interdites… S'il m'arrivait de mourir, surtout ne te mets pas en frais : brûle mon corps sans tralala, brûle ce cadavre que nulle parentèle ne viendra jamais réclamer. Voilà que je te cause encore des ennuis. Je sais que je te dégoûte t'importune te choque te fais pitié. S'il m'arrive de te parler, ce ne sera jamais qu'en pensée. Il y a bien des choses que je voudrais te raconter voudrais t'avouer voudrais t'expliquer – je ne peux plus m'en aller désormais – et il y a encore bien d'autres choses que je ne veux pas raconter ne veux pas

avouer ne veux pas expliquer. Je ne peux plus partir désormais. La mort se meut tout autour de moi. Les particules de l'angoisse flottent tout autour de moi. La vie émet une faible lueur comme la lampe dégueu dans ma boîte crânienne. Je t'aime. Je sais que je t'aime. Je sais que, dans l'obscurité et le silence, la mort me fixe du regard – parfois la mort se déplace parfois la mort se tient coite parfois la mort se tapit parfois la mort hurle dans la solitude comme le Sphinx hurle à la mort dans le désert parfois la mort vole comme une nuée de papillons – mais la mort toujours me fixe sans jamais détourner le regard. La vieille maison déserte seule au milieu d'un verger depuis longtemps laissé à l'abandon, cela fait plus de trois mois que j'y vis seul, me fais la tambouille, lave mon linge, lis, écoute de la musique pure et écris, essaye de reprendre mes esprits, m'efforce de bloquer le chemin à la manif qui vient exciter l'animal en moi – et voilà que j'ai couché avec Kwan, ton amie. Je ne sais pas depuis combien d'années vous vous connaissez. Je sais seulement que vous travaillez toutes les deux à l'USAID. Sauf que toi tu as fait ton trou au bureau central de Bangkok, alors que Kwan a été envoyée sur le terrain ici pour un petit projet d'irrigation. Elle sert d'interprète à un vieil ingénieur américain, habite gratis dans l'enceinte du projet, une petite maison blanche à part qui s'offre pour tout spectacle un réservoir d'eau. Tu t'es figuré que plus ça allait, plus je dégénérais, comme un chien de race à la rue rendu fou par l'errance. Aussi tu as contacté Kwan pour qu'elle me trouve une maison que je puisse louer et tu m'as fourré dans le train qui m'a conduit ici. Au terminus, Kwan m'attendait. Elle est venue droit sur moi et m'a salué comme si elle me connaissait depuis toujours. Tu lui avais sans doute expliqué en détail dans ta lettre que le mec à l'air paumé triste instable et crasseux, c'était moi avec ma balafre sur le visage facile à repérer. Elle m'a accompagné à la maison de location, mais quand j'ai appris qu'elle avait une maison déserte au milieu d'un verger tout aussi désert à une dizaine de kilomètres de la ville, j'ai pensé faire des économies et lui ai demandé humblement qu'elle me permette, si elle n'y voyait pas d'inconvénient et si ça ne la dérangeait pas, de loger dans cette maison-là, et c'est ainsi que je suis venu ici comme je le souhaitais. Le résultat, c'est qu'à part l'économie réalisée,

j'y ai trouvé l'effroi. Je ne t'ai jamais envoyé de lettre. Je me suis contenté de t'écrire à maintes reprises dans ma tête. Peut-être que tu crois que je suis dans la maison de location en ville. Moi-même je n'avais jamais imaginé que je viendrais habiter cette maison hantée. Mais si je suis venu loger ici, c'est à cause de l'humeur romantique qui m'a saisi tout à trac. Cette foutue baraque est effrayante et je ne peux pas y travailler, moi qui suis un piètre rimailleur, moi si franc avec moi-même, moi l'expert ès vagins tous calibres. Comment ? Mais c'est elle qui m'a laissé m'y intéresser ! Lentement, par la bande, elle m'a laissé m'y intéresser. Alors, pardi, je m'y suis intéressé. C'est que je ne suis pas de bois, moi. Pourquoi donc ? Dans la mesure où elle m'a laissé m'y intéresser, comme ça, tu voudrais que je lui tourne le dos et me tire au galop ? Ne sois pas en colère. Moi-même j'ai fait semblant de prendre ça comme ça, alors que j'avais honte et que je me sentais en faute. Ittî vient juste de mourir. Ô femmes ! Femmes ! Femmes ! Femmes déjà mortes et femmes encore en vie ! Il m'est même arrivé à plusieurs reprises d'appeler Kwan « Ittî ». Je ne peux plus partir, Kangsadâne. Tout ce qui est arrivé, c'est trop ! Je n'arrête pas de faire tout ce qui est interdit. Coucher avec Kwan est la dernière infraction en date. Et je ne peux plus partir à présent. Moi qui me rêvais Spartiate obstiné et stoïcien sans égal, moi qui me rêvais capable de braver une pluie de météorites, me voici désormais las et léthargique. J'ai pris dix ans d'un coup. Je ne peux plus partir. Il est temps que je mette fin à cet état de dégénérescence continue. Mes cheveux sont une masse hirsute comme la mousse au fond d'un réservoir d'eau croupie. Ma barbe et ma moustache sont une masse hirsute comme la mousse au fond d'un réservoir d'eau croupie. Les rides de la mélancolie et de l'anxiété sont des sillons profonds et nets au travers de mon front et au coin de mes yeux. La cicatrice qui s'étire de mon œil gauche via ma pommette jusqu'à la mâchoire se voit de plus en plus nettement. Tu aurais du mal à me reconnaître. Den lui-même a eu du mal à me reconnaître. La dernière fois que je l'ai rencontré, il a dit qu'il ne me reconnaissait pas. Quel fichu tête-à-tête que cette rencontre entre lui et moi – la rencontre d'un poète manqué et d'un guerrier estropié ! On ne s'était pas revus depuis des années, mais il n'avait

sans doute jamais pensé que je me serais laissé aller à ce point. Est-ce que tu te souviens encore de lui ? Tu ne l'as jamais rencontré, mais je t'ai parlé de lui quelquefois. Quand je l'ai quitté, j'étais un tout jeune homme, et peut-être espérait-il me trouver en meilleure condition – en tout cas, pas cette loque humaine. Mais lui-même est dans un état encore plus délabré. Den Tchâtiyâwane… Il est entré dans ma vie comme un rêve et moi, tout au fond de mon subconscient, je voudrais qu'il sorte de ma vie comme un rêve également. Ça fait des années que j'essaye de le chasser de mes pensées. Je me dis que j'ai bien des choses à superviser à surveiller à organiser. Je ne cesse de le chasser froidement mais il ne cesse de m'attendre. Je suis son espoir ! Il ne sait pas que je ne vaux pas qu'on m'attende. Je n'ai rien qui justifie l'espoir de quiconque – un vaurien vil vicieux abominable, un salopard sans qualité qui ne mérite que des épithètes négatives. J'ai honte. Je ne veux pas le rencontrer. Je ne sais où me fourrer. Lui-même, qui a des tas de choses à me raconter, à me révéler, implore, menace, pour que je fasse ce qu'il veut. Ce qu'il veut, c'est que je retourne à Preknâmdeng – Preknâmdeng, village maudit ! Preknâmdeng où je suis né. Il en parle comme si c'était la dernière volonté d'un mourant. À le voir, je me sens comme contraint de rembourser une dette alors que je n'ai pas un rond. Et j'ai réellement une dette envers lui. Pas une dette d'argent, mais une dette de reconnaissance. Énorme, qui plus est. J'ai toujours évité de me souvenir de Preknâmdeng, et pourtant, Preknâmdeng, j'en suis revenu pas plus tard qu'il y a huit jours, et c'était exactement comme je l'avais toujours pensé : revenir à Preknâmdeng n'a fait qu'aggraver les choses. Il ne se rendait pas compte qu'il me poussait dans le tourbillon de la folie. Il ne se rendait pas compte que retourner à Preknâmdeng m'obligeait à me bourrer d'analgésiques d'antibiotiques de somnifères et de barbituriques plus que jamais. Même à présent, je n'ose ne serait-ce qu'imaginer comment il a bien pu passer ses jours et ses nuits depuis qu'il a perdu sa jambe. Je n'ose ne serait-ce qu'imaginer comment il a bravé la tornade de sentiments qui s'est abattue sur lui à l'improviste. Moi-même j'ai bien des choses à lui demander, quand je suis assez libre pour ça, quand j'ai le moral à ça. L'expérience de la guerre… Il m'arrive parfois